



Clio. Femmes, Genre, Histoire

29 | 2009

68', révolutions dans le genre ?

Une « femme libérée » ?

Récit autobiographique sur les années 68

Anne-Claire Rebreyend



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9275>

DOI : 10.4000/clio.9275

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 185-191

ISBN : 978-2-8107-974-0

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Anne-Claire Rebreyend, « Une « femme libérée » ? », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 29 | 2009, mis en ligne le 11 juin 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9275> ; DOI : 10.4000/clio.9275

Tous droits réservés

Documents

Une « femme libérée » ? Récit autobiographique sur les années 68

Anne-Claire REBREYEND

Née en 1943 à Alger, Andrée Job-Querzola poursuit des études de lettres à Aix-en-Provence puis à Paris dans les années 1960. Devenue enseignante, elle gravite dans la mouvance féministe et d'extrême gauche et participe activement aux événements de Mai. Marquée par les luttes féministes des années 1970, en particulier celles du MLF, du MLAC, du MFPPF¹, elle souhaite rendre hommage aux femmes de sa génération – « une génération rebelle » qui, selon elle, sonne le glas de « générations de femmes frigides ». Pour cette raison, Andrée entreprend en 1988 la rédaction d'une autobiographie centrée sur Mai 68 et les deux décennies qui suivent, et intitulée *Avons-nous suffisamment contemplant les étoiles ?* Elle dépose ce récit de 180 pages à l'APA où il est désormais accessible aux chercheuses et aux chercheurs, à l'instar de plus de 2 000 archives autobiographiques inédites².

Les extraits choisis du récit autobiographique d'Andrée³ permettent de revenir sur les enjeux de la « libération sexuelle » et sur les

¹ Mouvement de libération des femmes, Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception, Mouvement français pour le Planning familial.

² Le fonds de l'APA (Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique) est situé à La Grenette, 10, rue Amédée Bonnet, 01 500 Ambérieu-en Bugey (grenette@wanadoo.fr). Le récit d'Andrée Job-Querzola figure sous la cote APA 876.

³ Ces extraits sont proposés dans l'ordre chronologique pour faciliter la compréhension, alors que le texte d'Andrée Job-Querzola est construit de manière plus thématique.

multiplés représentations de la « femme libérée ». Utilisée dès les années 1960, cette expression se pérennise en 1970 avec la naissance du MLF. Elle désigne une femme moderne qui revendique une indépendance économique, politique, mais aussi et surtout sexuelle. Cette « femme libérée » symbolise ainsi les mutations du genre dans les années 68.

Vivre la « libération sexuelle » pour Andrée et ses amies durant les années 1960, revient avant tout à perdre leur virginité sans attendre le mariage. La baisse de l'âge moyen au premier rapport est nette chez les femmes : il passe de 20,3 ans pour les générations 1937-1946 à 18,8 ans pour les générations 1947-1956 (de 18,5 ans à 17,8 ans pour les hommes). L'événement majeur est la disparition des premiers rapports très tardifs, ce qui modifie les modalités de l'initiation : désormais les jeunes ont tendance à s'initier entre eux⁴. La virginité n'est plus considérée comme une vertu et les filles les plus ignorantes se sentent dévalorisées. Les courriers du cœur des magazines publient ainsi des lettres de jeunes filles qui s'inquiètent de l'âge du premier rapport sexuel. Tout se passe comme s'il y avait un rapprochement entre les discours masculins et féminins sur la perte de la virginité dont Andrée résume les enjeux : « Nous nous en sentions non seulement le droit, mais presque le devoir ». L'initiation sexuelle, parfois dédagée de l'aspect affectif, représente un passage obligé permettant aux garçons d'accéder au statut d'homme et aux filles à celui de « femme libérée ».

En théorie, la « révolution sexuelle » telle qu'elle est prônée signifie l'accès égal des filles et des garçons à la sexualité et au plaisir. Cependant, dans les faits, le genre de la « révolution sexuelle » reste marqué⁵. Des militants reprochent aux militantes de ne pas être aussi « libérées » qu'elles devraient l'être. Andrée signale même que l'argument de la « révolution sexuelle » est rapidement devenu un lieu commun de la drague dans le milieu étudiant : ce n'est plus au nom de l'amour que les jeunes filles « cèdent », mais c'est au nom de la

⁴ Cf. Michel Bozon, « L'entrée dans la sexualité adulte : le premier rapport et ses suites. Du calendrier aux attitudes », *Population*, 5, 1993, p. 1319-1321.

⁵ Voir Michelle Zancarini-Fournel, « Genre et politique : les années 68 », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 75, 2002, p. 134.

« libération sexuelle » qu'elles « s'offrent ». En outre, il ne s'agit pas seulement d'avoir des rapports sexuels, encore faut-il les apprécier. La « révolution sexuelle » n'est donc pas seulement l'autorisation de coucher avec qui bon vous semble, mais c'est le devoir de jouir. Robert Merle, dans son roman *Derrière la vitre* (qui relate les événements du 22 mars 1968 à la faculté de Nanterre), place cette réflexion dans la bouche de David, étudiant anarchiste : « les étudiantes, finalement, deux catégories : celles qui sont trop inhibées pour coucher, et celles qui couchent mais qui sont trop inhibées pour jouir »⁶. Les filles, surtout, sont qualifiées de « refoulées », même si l'injonction à la libération touche les garçons et désarçonne les moins sûrs d'eux. Enfin, Andrée rappelle que le risque de grossesse entrave encore la « liberté sexuelle » des filles. L'accès à la contraception, autorisée par la loi Neuwirth en 1967, est loin d'être aisé pour les mineures avant 1974. L'avortement demeure clandestin jusqu'à la loi Veil de 1975. Certaines étudiantes parviennent cependant à se procurer la pilule par le biais de la MNEF⁷ ou du Planning familial. Certains étudiants pratiquent le retrait, d'autres participent au financement d'un avortement car ils « se veulent responsables ».

Cela dit, la grossesse avant le mariage commence à être mieux tolérée au début des années 1970. Le concubinage, depuis longtemps connu des ménages ouvriers, est à présent plébiscité par des étudiants. Andrée mène d'abord une vie de célibataire assez libre, au gré de ses rencontres. Puis, elle décide de vivre en concubinage avec l'homme qu'elle aime et de faire un enfant. Elle rejette à ce moment l'institution conjugale, considérée comme un instrument d'oppression des femmes. Elle ne veut pas d'un couple à la papa-maman et joue les prolongations de l'adolescence : « Je me croyais assez jeune, assez forte, assez séduisante pour m'autoriser une liberté sentimentale qui me mettait au dessus des contingences dans lesquelles j'avais vu sombrer les femmes ».

Nonobstant, Andrée accepte d'épouser son compagnon le 27 septembre 1969, peu après la venue du premier enfant. Elle se contente d'un mariage civil et y accorde peu d'importance car il s'agit

⁶ Robert Merle, *Derrière la vitre*, Paris, Gallimard, 1988 (1^{re} éd., 1970), p. 44.

⁷ Mutuelle nationale des étudiants de France.

surtout de « régulariser une situation ». C'est en général avec la venue des enfants que le couple se marie, se stabilise dans une forme proche du modèle parental, et que les rôles sexués se spécialisent. Comme le montrent les expressions employées par les sociologues de l'époque (« mariage à l'essai », « cohabitation juvénile »), cette forme de vie de couple est considérée comme une solution temporaire, mais pas comme une véritable alternative au mariage. En réalité, l'idée du couple et de la famille demeure étroitement liée à la conjugalité. Le mariage constitue également le cadre idéal d'un amour qui se veut fusionnel (« deux êtres qui s'aiment [...], s'oublie et se confondent côte à côte »). Le mythe de l'amour oppose ainsi une belle résistance aux thèmes de la « révolution sexuelle ». Il fait rêver jusqu'aux filles les plus émancipées telle Andrée, pourtant militante de la « révolution sexuelle », qui rêve de changer « l'amour-même » : « Je voulais changer le monde avec la même fureur que je voulais vivre un amour », affirme-t-elle. Passionnément amoureuse de son mari, elle se déclare « romantique » et ne veut pas dissocier amour et sexualité.

Au bout de quelques années, alors que « la vie commune se réduit à des petites habitudes confortables », Andrée finit par juger utopique l'image d'un couple fidèle, d'un sentiment amoureux fusionnel et éternel. Au courant des années 1970, s'affirme l'idée que l'amour au sein d'un couple trop replié sur lui-même meurt peu à peu. C'est ce que démontre *Belle du seigneur*, le célèbre roman d'Albert Cohen, publié en 1968. Un couple doit désormais comporter deux individus autonomes entretenant des amitiés amoureuses, éventuellement des relations contingentes. C'est en tout cas la conclusion à laquelle aboutit Andrée après l'échec de son mariage. Rejetant non seulement l'institution du mariage, mais l'idée même de couple, elle tente alors l'expérience de la vie en communauté près d'Aix-en-Provence de 1973 à 1974. De la « maison bleue » de Maxime Le Forestier aux films d'Alain Tanner, le phénomène des communautés est médiatisé en France. Mais il faut relativiser la portée de la remise en cause : vivre en communauté ne signifie pas automatiquement avoir une vie sexuelle riche et variée, ni refuser le couple dans sa dimension affective. Si l'on en croit Andrée, il est « impossible de dire si la liberté sexuelle apportait plaisir ou douleur. Les couples mariés s'échangent entre eux, mais les célibataires restent seuls ». Après d'autres

expériences amoureuses souvent douloureuses, Andrée finit par renoncer totalement à vivre en couple et choisit la solitude⁸.

Ce qui change dans les années 68, c'est que les femmes insatisfaites comme Andrée n'attendent plus l'approche de la vieillesse pour changer de vie. Elles se résignent moins facilement que leurs mères à un mariage décevant sur le plan sexuel et affectif. Il est clair que les luttes féministes du début des années 1970 jouent un rôle de détonateur. Elles sont un prélude à une rupture, un divorce, un refus d'agrandir la famille⁹. Une « femme libérée » se présente comme une femme qui est libérée de la peur de la grossesse et peut maîtriser son corps, une femme qui peut décider de la vie sexuelle et amoureuse qu'elle souhaite mener dans ou hors du cadre conjugal. « Le sexe, écrit Andrée, nous le savions était un enjeu qu'il fallait comprendre et maîtriser, source de plaisir et de puissance ». De fait, l'autobiographe pose clairement la question du couple : comment vivre à deux sans répéter inlassablement les schémas de domination masculine qui existaient au sein du mariage ? Comment apprendre à tout partager, à communiquer vraiment (c'était le rêve de nombreuses femmes des années 1950-1960) sans perdre son individualité et son autonomie (c'est une nouvelle problématique des années 68) ?

La montée de la parole publique sur la « libération des femmes » est décisive. Il y a un avant et un après : un avant où le silence est roi et le questionnement intime sans solution ; un après où la parole se délie et où des solutions apparaissent. Le récit d'Andrée permet de comprendre comment des femmes ont cherché à se libérer dans les années 1970, quelles formes a pris cette libération, et comment ces femmes ont éprouvé le besoin de le dire publiquement et de l'écrire afin de transmettre leur expérience.

*

⁸ D'après une lettre qu'elle m'a envoyée le 22 mai 2006.

⁹ Michelle Perrot, « Préface », *Filles de Mai. 68 dans la mémoire des femmes*, Latresne, Éditions le bord de l'eau, 2004, p. 10.

Avons-nous suffisamment contemplé les étoiles ?

« [Au début des années 1960, Andrée et d'autres étudiantes envisagent la perte de leur virginité] Nous nous en sentions non seulement le droit, mais presque le devoir. [...] Nous perdîmes donc, sans tapage souvent, sans éblouissement mémorable, un don qu'on nous avait fait croire précieux. Il y avait, dans ces initiations, comme une émulation qui rendait insupportable aux unes ce que les autres se vantaient d'avoir sacrifié. Nous nous affranchîmes sans véritable enthousiasme, presque avec application, d'un préjugé dont il fallait se défaire rapidement pour accéder au statut de femme libérée. [...] Autour de moi la liberté sexuelle conquiert les esprits mais surprend les corps, plus exactement elle les prend de court. Les filles la paient de leur chair : des grossesses importunes, tyranniques, qui transforment en quelques semaines les gamines insouciantes en futures mères inquiètes, nauséuses et fort peu consentantes. [...] Les garçons ne sont pas mieux préparés : affolés et contrariés, ils se veulent responsable mais on les sent totalement démunis, on les sait sans le sou. [...]

[Les garçons étaient adeptes de la révolution sexuelle] si ça leur permettait de vaincre les dernières résistances et de profiter avec la bénédiction de l'idéologique, des charmes de leurs petites camarades. [...] Nous, derrière nos mines d'affranchies, nous rêvions de changer l'amour-même. [...] Le sexe, nous le savions était un enjeu qu'il fallait comprendre et maîtriser, source de plaisir et de puissance. Nous en voulions notre part.

[En 1969, Andrée passe du concubinage au mariage] Je ne voulais pas me marier. Je me croyais assez jeune, assez forte, assez séduisante pour m'autoriser une liberté sentimentale qui me mettait au dessus des contingences dans lesquelles j'avais vu sombrer les femmes, depuis que j'avais pris conscience d'en être une. [...] Pourtant on se mariait encore beaucoup après 68 ; toutes mes amies y passèrent. Pas forcément devant le curé, mais au moins à la mairie : on restait au moins civique. [...] Il ne s'agissait pas de se mettre en ménage, mais de prolonger ensemble une adolescence en sursis. [...] On se marie pour régulariser une situation dont le caractère illégitime n'a pas duré

plus de quelques mois et on le faisait sans véritable contrainte, tout aux délices d'un jeune amour qui promettait l'éternité et au plaisir de satisfaire, ce faisant, père et mère. [...] Certes nous étions romantiques, mais comment, sinon, être amoureux ? [...]

[Au milieu des années 1970, Andrée hésite entre stabilité conjugale et liberté] Le problème ce n'est pas le mariage. D'ailleurs, il ne change plus grand chose maintenant que le divorce est devenu monnaie courante, que les liens ont perdu leur caractère sacré et que le concubinage est officiellement reconnu [...]. Je n'ai pas eu le sentiment que je changeais quoi que ce fût à mon être, mes désirs, mes projets, qu'un morceau de ma vie commençait qui me ferait renoncer ou qui me gratifierait, au contraire, d'un nouveau statut, d'un nouveau pouvoir. [...] Le problème c'était le couple lui-même, les sentiments ambigus qui lient jour après jour – quelques événements extraordinaires mais aussi tous ces gestes anodins, ces mots de rien, ces attitudes nécessaires – deux êtres qui s'aiment, s'habituent, se tourmentent, s'oublie et se confondent côte à côte. [...]

Je voulais changer le monde avec la même fureur que je voulais vivre un amour. [...] Ma passion se traduisait à la fois par un désir fusionnel – besoin de tout donner, confier, livrer, jusqu'au dernier recoin, nécessité impérieuse de l'autre, manque douloureux que la moindre séparation occasionne – et par une incontrôlable envie de l'aliéner, de le réduire à la dépendance qui était mienne, d'acquérir la certitude folle, impossible qu'il ne pouvait être que moi-même. [...] Un jour arrive où l'on s'aperçoit qu'on ne fait plus grand chose ensemble, qu'on est heureux là-bas et non plus ici, que la vie commune se réduit à des habitudes confortables, celles de la vieillesse, que les mystères sont devenus opacité, les silences, indifférence. [...] [Dans la vie en communauté] impossible de dire si la liberté sexuelle apportait plaisir ou douleur. Les couples mariés s'échangent entre eux, mais les célibataires restent seuls. »

Andrée JOB-QUERZOLA